

je me plais à rendre au mérite de celui, dont j'ai suivi en partie les traces.

Afin de parler une langue, il faut non seulement en apprendre les mots nécessaires pour exprimer ses pensées, mais aussi s'en rendre l'emploi facile par l'habitude.

C'est pour cela que les mots renfermés dans chaque leçon de cet ouvrage y sont employés de différentes manières, dans les questions et les compositions, qui s'y rattachent.

De plus, pour que les élèves fassent des progrès plus rapides et plus solides, voici à quoi je les engage:

D'abord qu'ils lisent, une ou plusieurs fois, un leçon, en tout ou en partie avec la traduction, qui est à côté, afin de se bien pénétrer du sens de chaque mot.

2°. Ils feront bien de la relire ensuite, sans regarder la traduction, et de chercher à la traduire eux-mêmes, avec les mots qu'ils auront pu retenir de leur première lecture, ou avec ceux qu'ils sauraient déjà.

Pour cela ils peuvent

நவருடைய திறமைக்குப் பிரியத் துடனே செலுத்துகிற வகை கருமாமை. ஒருபாஷையைப்பேசுதற்கு அதுவே நன்னினைப்புக்களேத்தெரியப்படுத்துவதற்கு அவசரமான சொற்களைக் கற்றுக் கொள்ளுவது மல்லாமல் அப்பியாசத்தினால் அவரின் பிரயோகத்தைத் தனக்குள்ளிதாக்கவும் வேண்டியது.

இதைப்பற்றி இப்புத்தகத்திலுள்ள அந்தந்தப் பாடத்தில் டங்கிய சொற்கள் அதைச்சேர்ந்த சேர்ச்சிகளிலும் வசனக்களையோடிக் கப்பட்டிருக்கின்றன.

மீளவும்மாணக்கருக்குப் படிப்பு அதிக சிக்கிரமுந் திடமுமாக ஏறும்பொருட்டு நான் அவர்களுக்கு ஏவுகிறதாவது:

முந்த அந்தந்தச்சொல்லின் முத்தத்தை நன்றாயுணர்ந்து கொள்ளும்படியாக ஒரு அல்லது பலவிதமான ஒருபாடமுமுதும் அல்லது அதிலே ஒருபங்கு அதிபக்கத்திலுள்ள மொழிபெயர்ப்போடே கூட வரிக் கக் கட்டவாக்கள்.

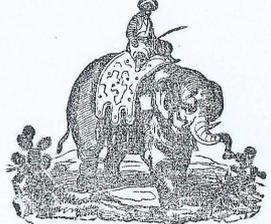
உ-வது. இதன்மீன் மொழிபெயர்ப்பு பாராமல் அதைமறுபடிவாசித்து முதல்விதமானவாசித்ததினால் ரூபகத்தில் தரித்துக் கொண்டசொற்களையோடாவது தாங்களறிந்திருக்கு மற்றச்சொற்களையோடாவது அதைத்தாங்களே மொழிபெயர்க்கப்பிரயாசப்படுவதே நன்மையாகும் அதற்கு அவர்களைத் தங்கள் ரூப

plier la feuille, de manière à ne regarder la traduction, qu'au cas que leur mémoire ne leur fournisse pas de mots propres.

Ensuite qu'ils complient la phrase, qu'ils auront traduite ainsi, avec la traduction qu'ils ont entre les mains, afin de voir quelles sont les fautes qu'ils ont faites.

3°. Il est aussi à propos qu'ils s'accoutument à faire d'autres phrases, avec les mots de celles qu'ils ont sous les yeux, et quelques autres que leur mémoire leur suggérera.

4°. Nous n'avons mis les réponses aux questions, que dans les deux premières leçons, précisément afin que les étudiants s'habituent à les faire eux-mêmes.



tuelles guerres, et à l'intérieur, sa tyrrannie, de ses ancêtres, les états, de ruine, et de désolation, a rempli, que, l'empire persan, a dépeuplé, et que, on dit.

TRADUCTION TAMOULE.

தமிழில் மொழிபெயர்த்தல். மாமுதரசன் புறத்திலே தன்னிடவிடாத கண்டுகளினாலும் உள்ளே தனக்கொடுக்கொண்டையியினுலும் தன்முன்னோர்களுடைய இராச்சியங்களைப்பாழாக்கித் துன்பதுயரத்துக்கு உட்படுத்தினாலென்றும் பேறிய இராச்சியம் குடியற்றுப்போகச்செய்தானென்றானு சொல்லுகிறார்கள்.

QUESTIONS.

Quelle était la dignité de Mahmoud? La dignité de roi. Comment s'appelaient les guerres? Perpétuelles. Qu'est-ce qui était perpétuel?

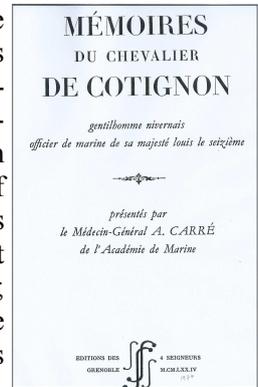
கேள்விகள். மாமுதென்பவனுக்கு இருந்த பட்டமென்ன? இராசபட்டம். அந்த இராசாவின் நாமம் என்ன? மாமுதிதன்விறநாமம். அவனுடையசண்டைகள் எப்படிப்பட்டதாயிருந்தது? இடைவிடாததாயிருந்தது. இடைவிடாம விரந்ததென்ன?

Ses guerres. Où fit-il la guerre? Au dehors. Où exerça-t-il sa tyrannie? Au dedans du royaume. Que se passa-t-il au dehors? Des guerres perpétuelles. Qu'est-ce que Mahmoud exerça au dedans? La tyrannie. Que remplit-il de ruine? L'empire persan. Que remplit-il de désolation? Ce même empire. De quoi remplit-il les états de ses ancêtres? De désolation. Comment remplit-il les états de ses ancêtres de ruine et de désolation? Par ses guerres perpétuelles. Qu'est-ce qui remplit les états de ses ancêtres de ruine et de désolation? Le roi Mahmoud. Qu'est-ce que Mahmoud dépeupla? L'empire persan. Que fut alors l'empire persan?

Pondichéry en 1787, dans les Mémoires de Cotignon(1)

Dans cette publication, due à Adrien Carré (AC), assortie de ses nombreuses annotations, on apprend que Jean-Jacques de Cotignon (1761-1832?), accompagna, à bord de *l'Astrée*, le Général Conway(2) allant remplacer de Cossigny comme Gouverneur de Pondichéry. Il passa alors trois semaines à Pondichéry, du 10 septembre au 1er octobre 1787. Très habile officier de marine, bon vivant, il relate, parfois avec un peu d'exagération probablement, ses aventures dans l'Océan indien et ailleurs. Néanmoins, sa présentation de l'état de Pondichéry sous l'Ancien Régime nous constitue un précieux témoignage d'époque. En voici quelques extraits :

« Pondichéry est une grande, belle et forte ville des Indes Orientales sur la côte de Coromandel. C'est le plus bel établissement qu'ait la Compagnie Française dans l'Inde ; elle est habitée par des Indiens et des Européens de manière que l'une s'appelle la Ville Noire et l'autre Blanche ; elle est située dans une plaine des plus agréables. Elle était anciennement bien fortifiée, mais les Anglais la détruisirent de fond en comble et poussèrent la méchanceté jusqu'à abattre le Gouvernement qui était un chef d'œuvre ; on en voit encore des ruines qui sont des colonnes en pierre de 20 à 30 pieds de long, on ne peut mieux sculptées. C'était le Gouverneur Dupleix qui l'avait fait bâtir ; le dedans refermait des meubles dignes d'un roi et des curiosités des plus rares ; j'en ai vu une, entre autres, au Gouvernement actuel : c'est une pendule qui carillonne à toute heure et pendant qu'elle sonne à midi, on voit défilé une armée dans toutes les règles et on entend jusqu'au tambour...



« Les Anglais ne firent que nous rendre la pareille, en détruisant cette ville, car lorsque nous leur prîmes Madras, qui en est à 30 lieues sur la même côte, nous la culbutâmes : il ne faut jamais faire aux autres ce que l'on ne veut pas qu'ils vous fassent. Mais, à présent, excepté le Gouvernement qui n'approche pas à beaucoup près de l'ancien, la ville est supérieurement rétablie, bien bâtie. Je parle de la Ville Blanche : les maisons sont toutes à l'algamale, c'est-à-dire plates par-dessus, comme en Italie ; les dehors en sont d'une propreté sans exemple, les murailles sont enduites de chaux de coquillage, délayée avec des blancs d'œufs, ce qui fait un mastic très solide, très luisant, uni comme le marbre et blanc comme la neige. Elle s'étend du nord au sud à une demi-lieue de long.

« Autant la Ville Blanche est bien bâtie, autant la Ville Noire l'est mal, cette dernière est dégoûtante ; elle est habitée par des Indiens de toute espèce de castes ; il faut se mettre à quatre pieds pour entrer dans leurs maisons, pour ne pas dire chenils, et certes on ne croirait pas que ceux qui les habitent sont fort riches, du moins pour la plupart.

(Note AC : Cotignon décrit leur frugalité qui se contente de riz et de poisson au cari. Ils méprisent les Européens et cependant se font une espèce d'honneur de les servir. Il s'étend sur les daubachis(3), sorte de factotums, intermédiaires, interprètes, laquais, guides, à la fois indispensables et fripons)

« Les daubachis parlent tous français. Les Européens habitant ce pays ont à leur suite, selon leur fortune, un ou plusieurs daubachis ; lorsque le Gouverneur sort, il est toujours accompagné par au moins 50 d'entre eux qui portent sa livrée, ce sont ordinairement les chefs des Malabars(4) qui sont attachés au Gouvernement, sans exiger aucun salaire, parce qu'ils sont assez riches, c'est seulement pour l'honneur ; les Gouverneurs permettent cette magnificence parce qu'elle donne aux Indiens une haute idée de la France. M.Dupleix avait jusqu'à 300 personnes à sa suite ; aussi parlent-ils de lui comme du Français le plus magnifique qu'ils aient jamais vu.

M.de Conway qui ne donnait pas dans ce faste-là, cependant nécessaire, congédia la moitié de la garde de M.de Cossigny ; il eut d'autant plus tort qu'elle ne lui coûtait rien, et que d'ailleurs la Compagnie la payait et l'entretenait pour éblouir le peuple et redonner du crédit. Il commença par faire des mécontents, ce qui était très impolitique, car il en résulta que les Indiens finirent par le mépriser et à ne plus avoir autant de respect pour les Français : ils disaient cependant qu'ils voyaient bien qu'il n'était pas Français.

(Note AC : Suit la description des vêtements des Indiens, daubachis ou coulis, ces derniers presque nus)

(1) Nous remercions M.Philippe de Kermadec d'avoir attiré notre attention sur cette publication

(2) Voir aussi 'Irاندام Virânaicker Nâtkurippu' (Journal de Virânaiker II, éd. tamoule), pp.148-151

(3) Dits aussi 'dubash' signifiant bilingues, mais ils avaient plusieurs fonctions auprès des Européens

(4) Entendre Tamouls

Pondichéry en 1787, dans les Mémoires de Cotignon (suite)

« A voir Pondichéry de loin, on le prendrait plutôt pour une forêt, parce que toutes les rues sont bordées de cocotiers, ce qui pare un peu l'ardeur du soleil, mais il y fait si chaud que les Européens font du jour la nuit et de la nuit le jour. Ils dorment toute la journée sur leurs nattes, et ne font toilette qu'à six heures du soir, pour faire des visites ou pour aller à la promenade de manière que tous les soirs, une ou deux heures avant la nuit, il sort de la ville au moins deux cents calèches, toutes à la file les unes des autres, les unes attelées d'un, de deux, de quatre ou de six chevaux ; les autres qui appartiennent à de riches Malabars sont attelées de bœufs qui trottent aussi vite que les chevaux, en faisant un tapage affreux avec des grelots dont tout leur corps est couvert ; ils sont ferrés et ont les narines percées par où passent les guides.

« Il y a ensuite la file des palanquins ; cette voiture est la plus douce qui existe : c'est un brancard sur lequel il y a d'excellents coussins en maroquin, porté par 6 ou 8 coulis et autant de relais.

« La partie de l'est de la Ville est baignée par la mer. Les vaisseaux sont mouillés à une lieue à peu près au large. Les équipages ne peuvent se servir de leurs canots pour descendre à terre, parce qu'il y a une barre qu'ils ne pourraient franchir ; il y a alors des bateaux faits exprès, qui sont plats par-dessous, destinés pour aller à bord des vaisseaux y prendre ou porter les marchandises, les fournir de vivres et descendre ou porter à bord les allants et venants. Ce bateaux se nomment chelingues ; elles sont armées par des coulis ; il arrive très souvent que lorsque ces gens-là s'aperçoivent que ceux qui sont dans leur chelingue ont quelque chose de précieux, ils la font alors chavirer sur la barre, et tout en sauvant le monde, ils lui prennent montres et bourses et on se croit encore très heureux de n'être pas noyé ; s'il y a des paquets qui ont coulé à fond, ils viennent de nuit les plonger, car ils nagent tous comme des poissons.

« Pondichéry est le théâtre de notre commerce dans l'Inde, toutes les nations y aboutissent, mais il n'est pas aussi florissant que du temps de Dupleix, de [Lally-Tollendal] et de Bussy. Le seul individu qui l'entretient dans ce moment, c'est M. de [Moracin], l'Intendant. Ce n'est pas qu'il soit millionnaire, mais sa probité, sa politique, son intrigue, son exactitude à remplir les engagements qu'il contracte avec les autres nations lui ont attiré un crédit sans bornes. Chez les Anglais même, s'il avait besoin de 10 ou 20 millions, il les trouverait. M. de [Suffren] l'a mis plusieurs fois dans ce cas pour l'entretien de son escadre(5).

« Il y a pour toute garnison deux régiments, celui de Pondichéry et celui d'Ile-de-France. Il y a aussi des [cipayes] qui sont des nègres du pays, qu'on a disciplinés comme nos troupes, et qui font beaucoup mieux l'exercice. Mais, il s'en faut qu'ils soient aussi braves : on ne peut pas compter sur eux dans une affaire, au premier coup de fusil ils tournent le dos ; ils joignent à cela une mollesse sans exemple. Il y a jusqu'à des princes indiens parmi eux : [Tippou Sahib] qui est actuellement à la tête d'un grand empire a servi dans les [cipayes] français et a reçu plus de coups de bâton qu'il n'a de cheveux sur la tête. Il était notre allié dans la guerre dernière (de 1777 à 1783) ; il peut mettre 600 000 hommes sous les armes que 50 000 Français mettraient en déroute. Le costume des [cipayes] est baroque. Ils ont un chapeau plat qui est attaché sur le coin de l'oreille, un habit vert, veste et culotte blanche, et les jambes nues depuis les dessus du genou de manière qu'on croit qu'ils sont en guêtres noires. Ils ne sont bons dans les armées que pour les travaux ; cependant M. de [Suffren] les mêlait avec les soldats français, de manière qu'ils ne pouvaient pas fuir, mais ils nuisaient beaucoup aux évolutions.

« Tout est, en général, bon marché à Pondichéry, surtout pour l'entretien. Il m'est arrivé d'avoir toutes mes chemises au blanchissage et d'avoir besoin d'en changer, ce qui arrive trois ou quatre fois par jour à cause de la sueur ; j'envoyais alors mon daubachi au bazar qui m'en apportait une de coton moyennant 1 livre 4 sols, toutes faites. »

(5) Il s'agit de la période de bonne entente entre la France et l'Angleterre, après 1786

Extraits, 'Mémoires du Chevalier de Cotignon', par *Adrien Carré*

Nota : Après ce séjour à Pondichéry, son vaisseau va à Trincomalé pour hibernage ; ensuite Cotignon revient à Pondichéry début 1788. Après l'hibernage passé sur la côte de Malabar à la fin de cette année, il repasse encore par Pondichéry en mars-juin 1789, avant de rentrer à Brest en 1790.

Les articles de **La Lettre du Cercle Culturel des Pondichériens** (archivage depuis le No.3) sont sur :

<http://www.puduchery.org>

Toute reproduction doit être accompagnée de la citation de la source